

24 janvier 1798

Autor(en): **Desbiolles, Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 4

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223066>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
- PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3. — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Reclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous avisons les personnes qui ont reçu LE CONTEUR depuis quelques semaines, à l'essai, que nous prendrons l'abonnement en remboursement pour le 30 janvier.

24 JANVIER 1798

Mes amis, ce jour de fête
Est un jour cher au Vaudois ;
Ce jour où la grosse bête
Regagna l'antré bernois ;
Jour à jamais mémorable
Éclairé d'un ciel plus beau.

O liberté délectable
Tu rejoigns nos coteaux
Pour vivre au Canton de Vand.

L'an dernier j'en vis encore
Par un tour des plus malins ;
Il crut voir le jour éclose
Qui dîmerait notre vin ;
Mais hélas, mon pauvre sire,
Tu peux vendre tes tonneaux,
Car, j'ose te le prédire,
Au lieu de vin de Lavaux,
Tu ne boiras que de l'eau !

Mon ami, tu n'es pas sage ;
Tu ne peux nous gouverner,
Tu conduis mal ton ménage
Où tu te fais détester.
Tu as bien assez à faire
Pour contenter tes Bernois
Car si on les laissait faire
Et qu'on leur donnât le choix
Ils se feraient tous Vaudois.

Le nom de l'auteur me manque ; mais il me paraît intéressant de cueillir cette chanson dans un très vieux fascicule de « Chansons vaudoises ». Le texte lui-même date approximativement du moment où elle fut composée ; il nous montre en même temps qu'il est bien ancien l'humour vaudois.

Jacques Desbiolles.



PE LA POUSTA AO BOUNAN

LE su que lâi a dâo mondo pè la pousta, quand sè vint lo bounan. Seimblie què lè dzein l'ant pouàire de passâ po moo. L'ècrisant, l'ècrisant, l'ècrisant qu'on sâ pas porquie. Le bêtant dein lè poche (enveloppe) onna petite carta, iò lâi a rein que on nom:

Pierro Taitipose

à la RESSE

et pu l'è tot. Vo z'einvouyant cein et pu coudhî devenâ que cein vâo à dere. L'è pî po vo dere qu'on n'è pas moo ! Que, se vo ifède boutserî, foudrà pas no z'âobliâ ! Que noutron valet n'è pas oncora maryâ ! Que, se dâi iâdzo, lâi a onna pllièce de conseliè on se recomande ! Qu'on è on fin coo et que por quie que sâi on è on bocon

quie ! que s'agit pas de preindre quacon d'autro du qu'on vit adî ! Et pu gosse, et pu cein, et tot cein que vo voudrà.

Faut pas ître èbahia dinse que lè pouste vîgnant trào petite âo bounan avoué tote cliâo rebetâies de lettre que voliant pas dere pipette. L'è po cein que faut que prègnant dâi commi que lâi dyant sue-numéraire.

Mâ, lè lettre, lè quasu rein, faut vère lè paquie.

Lè paquie l'è omète oquie. L'è du, âo bin teindro, gos âo bin petit, carrâ âo bin bèlong, dzauno âo bin gris. Vo dio que l'è oquie et que faut bin dâi sue-numéraire po lè reçâdre.

Ein a de cliâo dzouveno commi que l'ant età fé po eimbetà lè dzein, quemet cli que vo vu contâ, et, se dâi iâdzo sant bin rebriqué l'è bin lâo dan.

Ao derrâi bounan, per tsi no, lâi avâi ion de cliâo pitchon que remaufève ti cliâo que l'arrevâvant avoué diâ paquie. Lo papâ n'allève pas ! que desâi à ion. — Faillâi pas fère dâi niâo à la feçalla ! so desâi-te à on autro. — Et pu eimpèdzolâ l'adresse on bocon mi ! que fasâi à on traisièmo. — L'avant ti lâo chapitre et nion n'ousâve lâi dere pî tsaravouâ.

L'etài lo tor d'onna bouna vilhie que l'avâi dza vu bin quaque bounan. Petite, bassette, 'na crèpena à la tita, on fanchon pè lè z'orolhie, avoué sè z'haillon dâi z'autro iâdzo, seimblâve quie tant sè genâ que lo commi s'è pensâ :

— Atteinds-tè vâi ! Ein vaitcè iena que vu fère rire lè dzein. Et lâi fâ dinse :

— Clli paquie n'è pas à l'ordonnance !

La vilhie desâi rein.

— On pâo pas lière bin adrâi à cò lo faut einvouyî ! que dit oncora.

La vilhie l'etài mouetta.

— La feçalla l'è trào petite ! que fâ oncora stisse.

La vilhie restâve quemet on èstatue.

— Fallâi eintortolhî avoué dâo papâ dzauno et na pas dâo blianc.

Pas on mot, rein, quemet se deveisève à onna tchîvra.

Et po la mourgâ, lo sue-numéraire lâi fâ :

— On vâi prâo que l'è onna fenna que l'a fé clli paquie !

Sti coup, la vilhie sè redresse et repond :

— Vo assebin, on vâi prâo que l'è onna fenna que vo z'a fé !

Lè dzein l'ant risu, mâ pas de la vilhie.

Marc à Louis.

Faut pas confondre. — Ah ! j'en ai roulé des gens dans ma vie !

— Vous êtes un malin.

— Moi ... je suis chauffeur d'auto.

LA PHOTOGRAPHIE

LE photographe est là, affublé de son voile de lustrine noire, déplaçant d'un air important le triple compas de son appareil.

Mes gosses sont alignés sur la mince bande d'ombre que fait le mur de la cour. Dans un angle, drapée d'un vague tapis, une table les attend en guise de sellette.

Un à un, je les hisse, je les campe sur la table. La fantaisie artistique du photographe leur impose un cerceau entre les mains, un grand cer-

ceau qu'ils tiennent bêtement en retroussant avec le bout de leurs chaussures.

Pour qu'ils soient beaux, je fais bouffer leurs sarreaux, je rajuste des cravates et je hasarde un doigt léger sur les cheveux en broussaille.

D'ailleurs, tout cela va très vite, car le photographe est pressé maintenant, lui, qui nous a fait attendre une heure l'installation de sa boîte et de son voile noir.

J'essaie de faire prendre patience à mes gosses qui piétinent dans la chaleur et la poussière :

— Ça va être fini, encore un peu de sagesse. C'est votre maman qui sera contente. Elle mettra votre portrait chez elle, sur la cheminée, dans un cadre.

Plus que dix, plus que cinq, plus que deux. Tiens, où est Leclerc ? Je l'ai vu là, il y a un instant. Par où a-t-il pu passer ? Pas de chance ! c'est le plus gentil de tous avec ses bonnes joues rondes et ses cheveux frisés.

J'expédie deux ou trois émissaires dans la direction des cachettes les plus propices. Et Valpy revient bientôt, triomphant, traînant Leclerc qui sanglote.

— Y s'avait caché. Y veut pas qu'on le photographie.

Je congédie le zélé Valpy et j'interroge le petit.

— Non, j'veux pas mourir, j'veux pas être sur la cheminée.

Je comprends de moins en moins. Mais, comme Leclerc a trop de chagrin, je m'agenouille près de lui et, le visage contre ma joue qu'il mouille de ses larmes, il précise la crainte qui vient de l'envahir :

— Sur la cheminée, chez nous, il y a mon papa qu'est mort, dans un cadre, et pis ma petite sœur qu'est morte, et pis mon grand-père qu'est mort aussi. Moi j'veux pas être sur la cheminée, j'veux pas mourir, j'veux rester toujours avec maman.

J. D.

LE «RESSAT»

DEPUIS que, dans le vignoble, les années maigres sont devenues plus nombreuses que les années grasses, les «ressats» se font plus rares et moins copieux. Vous savez ce que c'est que le «ressat» : un repas que, vendanges achevées, le propriétaire offre à ses vigneron, à ses vendangeurs, à tous ceux qui travaillèrent à ses vignes. Les étymologistes ergoteront, des volumes durant, sur l'origine de ce mot. Peut-être vient-il tout simplement de l'allemand *satt* — repu — que les Bernois importèrent chez nous et dont, à propos de mangeailles et de beuveries un peu gargantuesques, on fit *ressat* — plus que repu —. Oh ! n'allez pas ouvrir à ce propos une polémique dans le *Conteur*. A l'avance, je déclare ne rien vouloir répondre à mes contradicteurs et me considérer comme vainqueur au préalable. C'est la mode, aujourd'hui, en politique. Et puis, après tout, le mot importe peu, c'est de la chose que je veux deviser un brin.

Lorsque, pendant une quinzaine, on avait cueilli le raisin, échine courbée vers la terre, sous le soleil encore chaud de l'automne, ou les pieds dans la terre humide et les doigts gelés par les feuilles mouillées de pluie ; lorsque, pendant une quinzaine, les brantards avaient monté et descendu le coteau, presque sans interruption,